

HOMÉLIE II

ÉDIT DE DARIUS ET DÉDICACE DU TEMPLE

Sur Esdras II.

Alors le roi Darius donna ses ordres, et l'on chercha dans le lieu où l'on tenait les registres et où l'on mettait les trésors... Et on trouva dans un coffre au palais royal qui était dans la province de Médie, un rouleau; et ce mémoire y était ainsi couché par écrit : La première année du roi Cyrus, le roi Cyrus ordonna touchant la maison de Dieu à Jérusalem, qu'on rebâtirait cet édifice pour y faire des sacrifices comme auparavant. (*Le reste du chapitre.*)

Quelle situation, mes frères, que celle d'un peuple auquel est refusé l'exercice de son culte ! Par un renversement monstrueux, il voit s'armer contre l'autorité divine cette autorité royale qui en relève, qui emprunte d'elle seule sa force et sa majesté. Il voit se combattre deux pouvoirs qu'il était accoutumé à respecter, et qui devraient être inséparablement unis. Humilié dans les objets de sa vénération qui sont livrés à l'outrage, sans qu'il puisse les en garantir; privé du plus inviolable des droits; opprimé jusque dans l'asile de sa conscience; forcé de résister à ce noble et doux mouvement qui le porte à rendre à son auteur un hommage public, il en-

tend toutes les créatures raconter la gloire de celui qui les forma, il lui est défendu de joindre sa voix à leur voix ; il ne peut faire monter ses hymnes vers le ciel, comme les habitants de l'air ; il lui est ordonné d'être muet au milieu du concert de la création. Plus à plaindre encore s'il a vu des jours plus heureux, s'il se retrace ces temps fortunés où il se rassemblait librement dans les parvis de son Dieu, où il célébrait avec éclat ses fêtes solennelles.

Telle était la situation des juifs à l'époque où Darius monta sur le trône de Perse. En leur rendant la liberté religieuse, ce prince change leur sort : désormais les enfants de Jacob pourront obéir à leur Dieu et à leur roi ; adorer l'un, respecter l'autre : le temple de Jérusalem va sortir de ses ruines ; ses parvis retentiront et des louanges du Seigneur et des vœux qui lui seront offerts pour la prospérité d'un monarque bienfaisant et juste.

Voilà, mes frères, ce que notre texte nous apprend, et voilà sans doute un sujet d'un intérêt noble et touchant. Appelés à le développer aujourd'hui, puissions-nous faire sur vos cœurs une impression salutaire ! Puissions-nous être un instrument dans les mains du Seigneur, pour affermir votre foi et ranimer votre piété ! Ainsi soit-il !

‡ 1. *Alors, dit notre texte, le roi Darius donna ses ordres et l'on chercha au lieu où l'on tenait les registres dans le pays de Babylone...*

L'objet de ces recherches était le décret royal par lequel Cyrus avait permis de rebâtir le temple de Jérusalem. Les juifs le réclamaient, et les gouverneurs des provinces voisines demandaient à Darius si ce décret existait et si son intention était qu'il fût exécuté.

Admirons ici, mes frères, la sagesse du monarque qui, nouvellement assis sur le trône, cherche dans le passé des conseils pour le présent. Bien différent de ces princes inconsidérés, dont l'histoire nous offre tant d'exemples, qui ne croient jouir du souverain pouvoir, et montrer qu'ils en sont revêtus, qu'en changeant tout ce qu'ils trouvent établi, Darius sait que l'expérience des âges précédents est un guide, et, si je puis ainsi parler, un bâton de sûreté sans lequel on ne peut marcher qu'au hasard et avec danger. Il sait qu'entre les antiques usages d'un peuple et le génie de sa constitution, entre ses premières habitudes et son caractère, ses mœurs, il y a des rapports intimes, un lien secret et puissant qu'on ne peut briser sans péril. Il se fait une loi d'entrer dans les vues du plus illustre de ses prédécesseurs; ayant retrouvé son édit, il l'insère tout entier dans celui qu'il publie à son tour; et ce qu'il ajoute ne tend qu'à rendre l'exécution des volontés de Cyrus plus facile et plus prompte.

Qu'une telle prudence nous doit sembler louable, à nous, mes frères, qui avons vu régner des hommes pour qui le seul mot d'*ancien*, d'*autrefois*, était un titre de proscription, aux yeux desquels il suffisait qu'une chose eût été, pour qu'elle dût être renversée; à nous qui avons vu régner une secte impie et présomptueuse, qui faisant profession de mépriser l'expérience de tous les âges et la sagesse de tous les législateurs, versait à pleines mains le ridicule sur les institutions des siècles précédents, les attaquait avec d'autant plus d'acharnement qu'elles étaient plus salutaires et plus sacrées; dont l'orgueil en délire prétendait à tout détruire pour tout recréer et se composer un triomphe de débris et de ruines; à nous qui avons vu des régions florissantes, désolées, et un

puissant empire bouleversé par cette fureur insensée ?

6-9. *Maintenant donc, ce sont les propres termes de l'édit de Darius, vous, gouverneur de delà le fleuve, et vous, ses conseillers, retirez-vous de Jérusalem : laissez les juifs rebâtir la maison de Dieu. Je veux même que de mes finances on prenne tout ce qui sera nécessaire pour cet ouvrage et pour les holocaustes qu'il faut offrir au Dieu des cieux.*

Les officiers du prince ne durent être ni surpris ni affligés de cet ordre : il paraît qu'eux-mêmes l'avaient provoqué par l'explication qu'ils avaient demandée, et que loin d'avoir cherché à nuire aux juifs, ils avaient plaidé leur cause. Mais quelle dût être la confusion, la rage des Samaritains qui les avaient calomniés et qui eurent à dévorer la honte, l'amertume d'une bassesse, d'une perfidie inutile ; qui ne recueillirent d'autre fruit de leurs artifices que d'attirer de nouvelles faveurs sur ceux qu'ils se flattaient de perdre ! Ainsi, quand le Très-Haut le veut, les pièges tendus à l'innocent lui servent de moyen pour s'élever à une prospérité plus haute, et le mal projeté par le méchant retombe sur lui-même. *Dieu, dit l'Écriture, surprend les sages dans leur ruse et le dessein des méchants est déconcerté. L'espérance de l'hypocrite périra*¹.

Revenons à Darius. Ce n'est pas seulement la prudence qui le dirige lorsqu'il se montre juste et libéral envers les juifs, c'est encore la piété. Il en allègue lui-même cette raison, et les expressions dont il se sert ont quelque chose de noble et de vraiment grand ; elles offrent une image bien auguste et bien touchante ; *afin, dit-il, qu'ils puissent offrir des sacrifices de bonne odeur au Dieu des cieux.*

¹ Job, v, 13 ; viii, 13.

Que j'aime à voir ce prince reconnaître que les nations doivent au Créateur un hommage solennel, et sanctionner de l'autorité royale l'instinct de la nature, la voix du cœur de l'homme !

Oui, si le devoir des particuliers est de se prosterner devant celui qui les a faits, c'est aussi le devoir des peuples. Ces grandes sociétés à l'égard desquelles se déploie surtout ici-bas la Providence, ne sont pas moins intéressées à lui offrir de continuels sacrifices : elles n'ont pas moins d'actions de grâces à lui rendre ou de faveurs à lui demander. Ce culte que tout un peuple rend à la divinité est aussi le plus digne d'elle, le plus assorti à sa majesté suprême. Qu'un juste dans la retraite invoque le Seigneur, ses hommages sont purs, sans doute, mais ils sont renfermés dans le secret de son cœur. Pour annoncer Dieu dans tout l'éclat de sa gloire, dans toute l'étendue de sa puissance, dans toute l'universalité de son empire, il faut un culte qui réunisse tous les esprits et tous les cœurs, un culte qui, étant l'assemblage de toutes les adorations, soit une adoration universelle, et en quelque sorte une adoration sans bornes.

Mais quel est-il ce Darius qui reconnaît si hautement les droits du Créateur, et qui par cette belle expression : *le Dieu des cieux*, semble désigner le Dieu unique et souverain ? C'est un prince païen, dont les yeux sont couverts des voiles de l'erreur, et qui n'adore point lui-même le Dieu auquel il veut qu'on sacrifie.

O Seigneur ! qui ne reconnaîtrait ici ton bras, ce bras qui dirige en se jouant tous les événements du globe, et qui sait se faire des instruments de ceux mêmes qui semblent les moins propres à concourir à tes desseins ! Ah ! quand l'orage s'élève et tourmente l'Eglise, loin de nous

cette pensée de doute et de murmure : *L'Éternel ne le voit point ; le Dieu de Jacob ne l'entend point*¹. Que le fidèle ne se laisse point aller au découragement et à la crainte. Que l'impie ne nous adresse point ces paroles d'insulte : *Où est ton Dieu*² ? Ces périls, ces calamités entrent dans les desseins de sa sagesse. La destinée de l'Église est d'être ici-bas gémissante ; éloignée de l'époux divin qui fait sa gloire et sa félicité, il faut qu'elle sente cet exil. Mais si elle doit être exercée, éprouvée, elle ne sera pourtant point abattue. Tout vous semble conjuré contre elle ; vous n'apercevez aucun moyen de salut : mais tout sera moyen pour le Seigneur quand il le voudra. Attendez quelque temps, vous verrez ce Roi céleste calmer les vents, éclairer la perspective, et chaque nouvel attentat de ses ennemis deviendra la matière d'un nouveau triomphe, offrira un nouvel accomplissement de cette promesse : *Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre l'Église*³.

A ce premier motif de piété, Darius en ajoute un autre tiré de son intérêt personnel, c'est l'espérance que les vœux des juifs, s'élevant au ciel en sa faveur, prolongeront ses jours et ceux de ses enfants. Il était juste, sans doute, qu'ils implorassent le ciel pour leur bienfaiteur et sollicitassent pour lui toutes les bénédictions temporelles ; mais les pensées du roi de Perse ne s'étendent pas plus loin. Il ignorait que les princes ont à demander, par la bouche de leurs sujets, des grâces plus précieuses, la sagesse, la droiture, l'intelligence ; grâces qui émanent du ciel, aussi bien que la force, la vie, la santé, et qui, appelées par les prières publiques, peuvent descendre sur les chefs des nations.

¹ Ps. xciv, 7. — ² Ps. xlii, 11. — ³ Matt. xvi, 18.

Qu'elles sont nobles et intéressantes ces prières publiques ! Que j'aime à me représenter des concitoyens réunis sous les yeux du Très-Haut, l'invoquant ensemble pour leurs magistrats, pour leur patrie ! *C'est ici la porte des cieux*¹. C'est ici le canal par où coulent les grâces du Seigneur. Humbles fidèles, citoyens obscurs qui gémissiez de votre impuissance pour le bonheur de votre pays, c'est ici que, par l'ardeur de vos vœux, vous pouvez y concourir d'une manière très-efficace. C'est ici que par vos supplications, vous pouvez émouvoir les entrailles du Tout-Puissant, vous pouvez attirer ses bénédictions sur le lieu qui vous a donné naissance.

D'après le caractère de sagesse qu'annonce le roi de Perse, on peut présumer qu'il entrevoyait cette grande vérité qu'aucun législateur n'a méconnue : la religion est l'appui des états.

Cette vérité est si évidente, elle découle si nécessairement de la nature des choses, qu'elle s'appliquait même au paganisme, tout souillé qu'il était par tant de honteuses erreurs. A travers les nuages épais du polythéisme, cette grande idée de Dieu jetait encore la seule lumière qui pût répandre quelque jour sur les institutions sociales. C'est elle qui, les scellant de son sceau divin, place l'empire de la loi dans les consciences. C'est elle seule qui rend l'autorité vraiment respectable ; c'est elle qui, lui donnant une céleste origine, fait briller quelques rayons sur le front d'un homme semblable à nous, et fonde cette subordination sans laquelle il n'y a plus de stabilité dans l'état, plus de garantie dans l'ordre public. On l'a dit avec autant de vérité que d'énergie : « Si l'on

¹ Genes. xxviii, 17.

fondait une société sur le mépris de Dieu, pour la régir il ne resterait que la terreur qui effrayerait et ne gouvernerait pas. »

La religion, au contraire, est le point fixe de la grande chaîne. Elle est comme une vertu secrète et conservatrice de tout gouvernement, qui le modifie et l'affermite, qui l'adoucit et le fortifie tout ensemble. Elle est le lien de toute association, parce que toute association a pour condition la justice, et que Dieu seul est justice, et qu'il ne peut y avoir de vertus que celles qui émanent du grand Être. Brisez ce lien : le faisceau se sépare ; tout se dissout. Voilez ce grand objet : toutes les idées se confondent, toutes les clartés s'éteignent. Otez à l'homme l'idée de Dieu, et vous fermez l'œil qui éclairait tous les crimes, qui faisait trembler la main prête à devenir coupable.

Une atteinte portée à la religion est donc une atteinte au droit public des nations. C'est, suivant la belle expression d'un auteur moderne, *un crime de lèse-humanité*. Le prince assez inconsidéré pour ne pas protéger la religion de tout son pouvoir, est tel que l'insensé qui verrait sans effroi creuser une mine aux pieds de son trône, et celui qui travaillerait à la détruire serait comparable à cet empereur monstrueux qui alluma la flamme dans sa capitale et qui se plaisait à contempler ses ravages.

Mais si la religion est la condition de l'existence des sociétés, si, depuis que le monde existe, on n'a pas vu un peuple qui subsistât sans elle, il n'est pas moins vrai que c'est par le culte qu'elle exerce son influence, parce que c'est le culte qui la revêt de formes sensibles, en réveille l'idée dans les esprits, dans les cœurs, et les attache à elle par la puissance de l'habitude.

Avec quelle vérité cela s'applique au culte chrétien, où tout est pur, où tout est grand, tout est fécond en vertus ! C'est ce culte qui conserve les vérités positives et morales dans toute leur intégrité, et les montre aux hommes sous l'aspect le plus imposant. C'est dans ces temples que l'idée de Dieu toujours présente réveille cette conscience qui parle quand la loi se tait. C'est ici qu'on fait entendre ces promesses et ces menaces sans lesquelles Dieu serait pour nous comme s'il n'existait pas. C'est dans ces temples que, par une institution unique en son genre et inconnue à l'antiquité, la masse du peuple, étrangère à l'instruction par son éducation et la nécessité de pourvoir aux besoins de la vie, reçoit les connaissances les plus nécessaires et les plus relevées tout ensemble ; on lui explique dans un langage simple, des vérités sublimes, des vérités bien supérieures à celles que l'orgueil des sages renfermait jadis dans l'enceinte des écoles. C'est dans ces temples que les ministres de Jésus parlent à un peuple assemblé, non comme des hommes à d'autres hommes, mais avec autorité, comme les ambassadeurs de Christ, comme les envoyés de Dieu. Ils présentent au coupable, sans qu'il ait droit d'en murmurer, la vérité même qui le condamne, cette vérité contre laquelle son orgueil s'irrite, et que ses amis et ses proches n'oseraient peut-être lui faire entrevoir. C'est ici que les hommes, en s'unissant à Dieu, s'étreignent de la même chaîne. O merveille de la religion ! en apprenant dans ces temples à respecter les inégalités qui les séparent, ils se lient plus étroitement ensemble. O merveille de la religion ! le pauvre, le citoyen obscur, en apprenant dans ces temples à respecter le grand et le riche, se sent lui-même plus riche et plus grand. Son

cœur se relève ; il respire librement en présence du Seigneur. C'est ici que la partie souffrante de la société trouve les indemnités que la société lui doit et que la religion se charge de lui payer. Le Dieu qui se plaît à la rapprocher de lui, la console de la distance qui la sépare des autres classes.

Ainsi l'idée de ce Dieu des chrétiens qui est toujours près de chacun de nous, mais plus particulièrement dans ces sanctuaires, cette idée suffit à tout, sanctionne tout, remédie à tout, dédommage de tout ; elle rend sacré tout ce qu'il faut respecter ; elle tient lieu de tout ce dont on est privé ; elle console l'indigent de sa misère, le petit de son obscurité, l'infortuné de ses malheurs ; elle fortifie, elle soutient, elle encourage, elle élève l'âme la plus simple aux plus héroïques vertus, sans lui rien faire perdre de sa simplicité.

Il y a plus, mes frères, le culte ne se borne pas à rappeler la morale et le dogme qui la sanctionne ; il les protège l'un et l'autre ; il les défend contre les sophismes de l'esprit ou plutôt du cœur de l'homme ; de ce cœur si fragile, si inconséquent, si superbe et si corrompu ; de ce cœur qui, depuis la chute de notre premier père, contient naturellement un germe indestructible de révolte, un principe secret de libertinage et d'orgueil, toujours prêt à se soulever contre la loi. Et que deviendrait le genre humain s'il n'avait plus pour prédicateurs que ces docteurs d'une fausse philosophie, dont les uns sapent la morale par la base, et n'ont pas honte de tout réduire à un calcul égoïste, à l'intérêt personnel ; tandis que les autres, moins corrompus ou plus timides, mais portant toujours le cachet de l'erreur et de la faiblesse, n'exaltent une vertu qu'en en dégradant une

autre, et parviennent ainsi à les toutes infirmer? Que deviendrait cette classe nombreuse de la société dont le culte et les enseignements de l'Église font la principale et souvent la seule éducation, si rien ne lui rappelait la religion; si elle en perdait le souvenir au milieu de ces travaux mêlés d'agitation et de trouble que lui commande la nécessité? Où pourrait-on la conduire, elle que trop souvent le sentiment du besoin révolte en secret contre les institutions sociales; elle que le sentiment du besoin, plus puissant que l'amour de l'ordre public, arme si souvent contre la loi! Si l'on n'opposait plus pour elle aux souffrances du temps présent la gloire qui est à venir, si on ne lui parlait plus des peines et des récompenses futures, où l'entraîneraient des passions sans frein qui se changeraient en un instinct féroce?

Pour résoudre cette question qui ne pouvait être un problème que dans un siècle corrompu, dans un temps d'aveuglement et de délire, il faudrait que l'Évangile cessât quelque temps d'éclairer le monde, que les autels fussent abattus, les chaires muettes, les sanctuaires fermés. Eh bien, mes frères! voilà l'expérience qu'ont pu faire les hommes de nos jours. Pour qu'elle eût été entière, il eût fallu, je l'avoue, que l'on vît disparaître cette génération élevée dans le sein de l'Église, nourrie de ses douces leçons, et qu'une génération nouvelle, étrangère aux enseignements de Jésus, occupât la scène du monde; mais la bonté divine n'a pas permis que cette terrible expérience reçût ce dernier complément. La force que l'homme a reçue pour souffrir eût été insuffisante pour de tels maux. Cependant qu'avons-nous vu en peu d'années?... Mais écartons ces souvenirs affreux dont notre imagination est encore troublée. Puisse

l'Europe, instruite par ses malheurs, n'oublier jamais cet axiome des nations, cette grande vérité sur laquelle reposent leur tranquillité, leur existence : point de société sans religion ; point de religion sans culte.

Quelle impression fit sur le peuple juif l'édit dont nous venons de vous entretenir ? Animés par les dispositions favorables du roi et par les exhortations des prophètes, ils travaillèrent avec une nouvelle ardeur à rebâtir le temple. Dès qu'ils l'eurent achevé, ils en firent la dédicace et célébrèrent la Pâque avec autant de joie que de solennité. ¶ 16-22.

Pour bien concevoir les sentiments qui agitaient et remplissaient leur cœur, il faut, s'il se peut, nous mettre à leur place ; il faut, du moins, nous faire une idée des circonstances où ils se rencontraient. Vous le savez, mes frères, le zèle de la religion se confondait pour eux avec l'amour de la patrie : c'est cette religion dont ils étaient favorisés qui les élevait au-dessus des autres peuples : c'est sur elle que reposait la gloire qu'ils se promettaient de l'avenir et la grande attente du désiré des nations. Aussi lorsqu'ils tombèrent au pouvoir de leurs ennemis, l'atteinte portée à leur culte fut celle qui les toucha le plus vivement : l'image du sanctuaire renversé, de l'herbe qui croissait sur ses débris, était pour eux plus déchirante que celle de la désolation de leur patrie et de leurs maisons. Captifs pendant soixante et dix ans, ils avaient regretté avec amertume leurs fêtes solennelles ; ils s'étaient écriés : *Tes autels, ô Éternel notre Dieu ! Assis aux bords des fleuves de Babylone, leurs harpes suspendues aux saules du rivage, ils pleuraient en se souvenant de Sion*². En vain on les

¹ Ps. LXXXIV, 4. — ² Ps. CXXXVII, 1, 2.

pressait de chanter *quelqu'un de leurs cantiques sacrés*, ils auraient cru les profaner *dans une terre étrangère*. † 4-5.

Cependant Dieu fléchit le cœur de Cyrus. Ce prince leur accorde la liberté de retourner à Jérusalem et de rebâtir le temple : ses murs se relèvent, les juifs se livrent à l'espoir, à la joie ; ils pensent toucher au terme de leurs peines ; mais Cyrus meurt, et les premiers successeurs de ce grand roi, prévenus contre eux par les insinuations de leurs ennemis, révoquent l'ordre favorable, interrompent l'ouvrage commencé : Israël retombe avec de plus vives inquiétudes dans sa situation première. Enfin l'avènement de Darius à la couronne leur permet de faire valoir leurs justes prétentions : après tant de souffrances, de délais, de traverses, ils obtiennent de nouveau cette permission si ardemment désirée ; ils l'obtiennent accompagnée de tout ce qui peut en assurer le succès, avec l'expression d'une bienveillance distinguée. Ils n'ont plus rien à craindre d'ennemis déconcertés et confondus ; et non-seulement ils sont tous animés du même esprit, du même cœur, mais ils voient tous ceux des étrangers qui avaient renoncé aux souillures des nations du pays, s'unir à eux pour célébrer la Pâque et pour invoquer le Dieu d'Israël. Ah ! sans doute, si nos sentiments heureux tirent une nouvelle énergie des mouvements contraires qui nous ont agités, si le contraste des infortunes passées ajoute un nouveau prix à la félicité présente, jamais il n'y eut de situation mieux faite pour exciter la joie et la sensibilité.

Mais cette sensibilité chez les juifs ne fut pas seulement l'effet des circonstances ; elle tenait encore à des dispositions particulières. Notre texte en indique deux principales, bien dignes de notre attention.

Un vif sentiment des bontés du Dieu qui les protégeait, c'est la première. *L'Éternel les avait réjouis, en tournant en leur faveur le cœur du roi d'Assyrie.* † 22. L'Éternel ! c'est lui qu'ils avaient vu dans leur disgrâce ; le courroux de l'Éternel, les châtimens de l'Éternel, voilà ce qu'ils avaient envisagé dans leurs souffrances. Le secours de l'Éternel, ses miséricordes, le retour de sa faveur ; voilà ce qui les frappe dans la nouvelle perspective qui s'offre à leurs regards.

Ah ! cette grande idée de Dieu qui anime la nature est aussi le vrai principe de chaleur et de vie pour le cœur de l'homme. C'est elle qui peut donner à nos succès une douceur inexprimable. Pour le mondain, pour l'homme terrestre, les succès ne sont que le triomphe de l'orgueil, l'ivresse de la passion satisfaite, une joie tumultueuse, charnelle, animale ; mais l'homme religieux qui dans un événement prospère contemple l'œuvre d'un protecteur invisible, éprouve bien d'autres sensations et des délices inconnues au reste des mortels. Le bonheur de voir celui en qui il espère justifier, couronner sa confiance, d'apercevoir comme à découvert cette main paternelle qui semblait se voiler à ses regards ; le bonheur de considérer le Dieu qu'il adore se montrant en quelque sorte à lui sous des traits sensibles, donnant à sa foi, à son amour un caractère plus animé ; le ravissement d'une âme pour qui se lève un coin du rideau qui nous dérobe les conseils du Tout-Puissant ; l'heureux droit d'envisager ce bienfait du Seigneur comme un gage de son amour, comme une assurance de sa protection, et de goûter dans le bonheur présent la sécurité de l'avenir. Que dirai-je, enfin ? Le charme de la reconnaissance religieuse à laquelle aucune autre n'est comparable, parce

qu'il n'y a point de bienfaiteur comme Dieu, ce charme connu du fidèle, et que j'essayerais vainement de faire comprendre aux enfants du siècle ; voilà ce qui fait l'essence, l'âme, la vie, le principal attrait du culte, et voilà ce qu'éprouvaient les juifs.

A cette première disposition dont se nourrissait leur sensibilité, ajoutons-en une seconde. L'auteur sacré nous dit qu'*ils s'étaient purifiés*, et cette purification légale, nous devons le penser, était accompagnée de la pureté du cœur dont elle était l'emblème. Instruits par de longues infortunes qu'ils avaient rapportées à leur véritable cause, ils étaient revenus au Dieu de leurs pères ; ils avaient renoncé pour toujours au culte idolâtre qui avait allumé son courroux ; ils lui avaient promis pour l'avenir une fidélité inviolable. Or, mes frères, c'est pour celui qui adore Dieu sans partage que le culte a toute sa douceur. Une âme agitée des passions terrestres ne peut avoir de commerce avec le Seigneur : des souvenirs, des mouvements, des projets coupables lui rendent sa présence importune ; mais un cœur libre et pur éprouve le besoin de s'en approcher ; rien ne contrarie en lui cet instinct heureux et puissant qui appelle la créature aux pieds de son Créateur. Oh ! comme il se plaît dans ces temples où sans obstacle il peut s'en occuper, où les objets sensibles, loin de l'en distraire, l'élèvent à lui ; dans ces temples qui sont le lieu des communications intimes, des nobles élans, des mouvements heureux ; où il perd de vue et les soucis et les intérêts de la vie ; où interrompant la pénible chaîne de son existence terrestre, il oublie l'univers pour s'unir à son Dieu.

Mais ici, comment se défendre d'un douloureux retour sur nous-mêmes ? En méditant sur le ravissement des

Ilébreux à l'époque du retour de la captivité et de la restauration de leur culte, comment ne pas nous rappeler que nous aussi nous avons été l'objet de faveurs pareilles, et comment nous le rappeler sans avoir à rougir de notre ingratitude?

Ils ne sont pas encore loin de nous ces temps affreux où, perdus dans l'immensité d'un grand empire, nous eûmes part à ses malheurs; où nous vîmes l'Église éplorée, le culte avili, le jour du Seigneur non-seulement privé de cet antique appui que lui prêtaient les lois, mais attaqué avec une ruse infernale. Nous gémissions alors; l'amertume était dans notre âme, l'obscurité autour de nous. Au moment où l'horizon était le plus sombre, la main du Très-Haut paraissant dans les cieux dissipa tout à coup ces nuages lugubres, fit briller de nouveau le soleil de justice, et rendit à notre patrie son indépendance, ses magistrats et ses lois. O Dieu! que l'impression d'un tel bienfait a été pour nous superficielle et passagère! Que notre joie a été faible! Que notre reconnaissance a été languissante et peu durable! Comme elle a ressemblé à cette dévotion que l'Écriture appelle *la rosée du matin qui s'en va*¹! Ainsi que les juifs nous célébrâmes la Pâque avec émotion, avec solennité; la foule remplit les parvis. Nous dîmes comme le Psalmiste: *Tu nous avais éprouvés, ô mon Dieu! Tu voulais nous épurer au feu comme l'argent... Délivrés enfin par ta grâce, nous irons dans ta maison; nous te présenterons des holocaustes; nous accomplirons les vœux qui étaient sur nos lèvres et dans notre cœur aux jours de l'adversité*². Mais, hélas! ce n'était point un sentiment profond qui nous animait. Le relâchement et la tiédeur, la

¹ Os. XIII, 3. — ² Ps. LXVI, 10, 13, 14.

frivolité et le goût du plaisir, ont bientôt reparu avec de nouveaux symptômes encore plus alarmants.

Faudra-t-il donc, ô mon Sauveur! pour qu'on voie le zèle de tes disciples renaître et leur sensibilité se ranimer, faudra-t-il toujours que ton église soit persécutée, réduite à se rassembler dans les déserts, à se cacher dans les tombeaux, à se renfermer dans la demeure des morts? Faudra-t-il toujours qu'elle vive de troubles et de douleurs, et que, sur ce grand objet, comme sur tous les autres, le cœur de l'homme se nourrisse de contradictions et d'obstacles, qu'il ne sache marcher avec ardeur que dans une route pénible et difficile?

Mais encore, comment arrive-t-il que ce grand événement de la renaissance de la religion n'ait fait sur nous qu'une sensation faible et momentanée? Cette époque, la plus merveilleuse de toutes depuis l'établissement de l'Évangile; cette victoire du Christ combattant par sa vertu secrète contre le démon de l'incrédulité armé de tous les pouvoirs du siècle, le blessant de son invisible main, lui faisant perdre sa force et sa vigueur; ce triomphe de la religion après une persécution nouvelle qui réunissait tout ensemble et les cruautés des anciens bourreaux de l'Église et les armes plus dangereuses que Julien employa contre elle; ce triomphe si beau, si consolant, si propre à exalter l'âme des vrais disciples de Jésus-Christ, à faire tomber à ses pieds ceux qui le méconnaissaient, comment n'a-t-il pas dessillé tous les yeux et réchauffé tous les cœurs? O hommes de la génération présente! *si les miracles qui ont été faits au milieu de vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, elles se seraient converties en prenant le sac et la cendre : aussi je vous déclare qu'au jour du*

*jugement Tyr et Sidon seront traitées avec moins de rigueur que vous*¹.

Prévenons, mes frères, prévenons les jugements du Seigneur. Prosternés à ses pieds, demandons-lui que *sa grâce s'accomplisse dans notre infirmité*. Demandons-lui cet esprit de force et de sagesse qui peut changer nos cœurs, qui peut ranimer notre ardeur pour ce culte que tant de souvenirs doivent nous rendre cher et sacré; qui peut nous rendre capables de donner au ciel et à la terre le beau spectacle d'adorateurs sincères et fervents, inviolablement attachés à la foi que nous professons, mettant notre bonheur à nous approcher de Dieu et dans ces temples et dans nos maisons, et dans le monde et dans la solitude, en attendant qu'il daigne nous admettre à le servir plus dignement dans les cieux avec ses rachetés et ses élus. Or, à ce grand Dieu qui seul peut nous inspirer ces sentiments et les rendre efficaces, à ce grand Dieu, Père, Fils, Esprit Saint, soient rendues par l'Église la gloire et l'adoration au siècle des siècles! Amen.

¹ Matth. XI, 21, 22.